

M

Le magazine du Monde

En quête de visibilité

LES LESBIENNES PRENNENT LE TERRAIN



M Le magazine du Monde n° 1000 - Supplément au Monde
n° 21149 / 2009 € 81675 / S.A. L'ÉDITION AGUT 2022
Ne peut être vendu séparément. Disponible en France
métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg

Alice Coffin,
conseillère
Europe Écologie-
Les Verts de
Paris, militante
féministe,
joue dans
l'équipe des
Vieilles Gouines,
le 22^e juillet, à la
Villette, à Paris.

RÉVOLUTIONS LESBIENNES - ÉPISODE 4

Gazon conquis.

LONGTEMPS CONFINÉES AUX MARGES DE L'HISTOIRE, LES HOMOSEXUELLES SONT AUJOURD'HUI AU CŒUR D'UNE EFFERVESCENCE CULTURELLE. "M" MET EN LUMIÈRE LEUR LONGUE MARCHÉ VERS LA VISIBILITÉ. MALGRÉ LES RÉACTIONS SEXISTES ET HOMOPHOBES, LES FOOTBALLEUSES DES DEGOMMEUSES, DU TOOFBALL CLUB OU DES ARTICHAÛDES ONT, À FORCE DE VOLONTÉ, RÉUSSI À IMPOSER LEUR PRÉSENCE SUR DES PELOUSES LARGEMENT MONOPOLISÉES PAR LES HOMMES. ENTRE AUTODÉRISION, GOÛT DE LA PROVOCATION ET MILITANTISME, CES LESBIENNES EN CRAMpons FONT TOMBER LES STÉRÉOTYPES. UN COMBAT FÉMINISTE QUI DÉPASSE LARGEMENT LE SEUL CADRE SPORTIF. Texte Pascale NIVELLE - Photos Charlotte YONGA



Leila (au centre) des Dégommeuses, avec ses coéquipières dans les tribunes du centre sportif Maryse-Hilsz, à Paris, pour le tournoi des 10 ans de l'équipe, le 18 juin.

SUR LE TERRAIN, DANS LES GRADINS, DES FILLES PARTOUT.

Frappes, dribbles, ciseaux, les seins bougent sous les maillots des Lyonnaises ou des Touffes unies. Le thermomètre accuse près de 40 °C en ce 18 juin et il n'y a pas d'ombre. « *On va queer* », plaisante l'une. Ce samedi de canicule au centre sportif Maryse-Hilsz, près de la porte de Montreuil, à Paris, des bandes de filles de toute la France défendent les couleurs du Bayern de Monique, du Toofball Club de Caen et de l'Olympique Montmartre. Le tournoi est organisé par Les Dégommeuses, la pionnière de ces équipes de lesbiennes, qui fête ses 10 ans. En touche, Alice Coffin, conseillère Europe Écologie-Les Verts de Paris et militante féministe, attend son match. À 44 ans, les quadriceps un peu lents à la détente, elle a lâché ce jour-là Les Dégommeuses pour l'équipe vétérane des VG, Les Vieilles Gouines. « *L'humour pallie notre piètre niveau, c'est l'esprit chez nous* », lance-t-elle. Prête à rejoindre sa troupe de quadras et plus, elle savoure la chaleur soudaine, la multitude de filles joyeuses sur le gazon, celles qui s'arrosent chemise ouverte, la sono qui passe les chanteuses Pomme, Adele ou Cléa Vincent (« *Je n'ai pas vraiment le sexe d'un garçon, mais ce qu'il faut pour me faire entendre* »). Dans son maillot rouge des VG, entourée des siennes, Alice Coffin vit « *un moment lesbien* ». Elle est aux anges.

Imaginer 200 joueuses lesbiennes, non binaires et transgenres dans un stade pour eux-elles toute.s seul.e.s. Pas un homme cisgenre dans le paysage. Pour les non-initiés, un non-binaire est quelqu'un qui refuse d'être assigné à un genre et un cisgenre est un individu dont l'identité de genre correspond à celle qui lui a été attribuée à la naissance, contrairement à un transgenre. « *Ceux qui occupent généralement tous les terrains de foot* », précise Alice Coffin. Enfant, à Paris, elle jalouait ses trois frères fous du ballon rond. Leurs shorts, leurs genoux étoilés, l'esprit de club, tout la faisait rêver. « *Mais j'avais intériorisé que je ne jouerais jamais. C'était un interdit, comme être lesbienne* ». Grande et bien plantée, chaleureuse et susceptible, elle joue libéro depuis qu'elle a libéré sa libido, vers l'âge de 20 ans. « *Libéro, c'est le dernier défenseur avant la goal, il est là pour encaisser et relancer*, explique-t-elle. *C'est comme dans ma vie : dès qu'il y a un intérêt, je trouve la passe et je relance* ».

En 2020, à peine élue à Paris, Alice Coffin, avec quelques membres de l'association Osez le féminisme !, a poussé à la démission Christophe Girard, l'adjoint historique à la culture de la Ville de Paris, adoubé par l'ancien maire Bertrand Delanoë et reconduit par Anne Hidalgo. Avec la véhémence d'une Adèle Haenel aux Césars, jaillissant de son fauteuil pour dénoncer Roman Polanski, elle a hurlé en plein conseil municipal « *La honte, la honte !* » à l'adresse de Christophe Girard, élu de son bord. En cause, sa relation amicale à l'écrivain Gabriel Matzneff, accusé de pédocriminalité par l'autrice Vanessa Springora. Cette même année, Alice Coffin a fait briller la cause queer dans un tonitruant essai, *Le Génie lesbien*, paru chez Grasset. Sa dernière victoire date de

quelques mois : « *Le mot "lesbienne" est entré au Conseil de Paris ! Il n'y a pas si longtemps, quand j'envoyais un mail à mes collègues sur la Conférence lesbienne, il partait dans les spams, comme les trucs de cul* ». Cette série d'offensives lui a valu des poursuites en diffamation et injures publiques, des menaces de mort et une mise sous protection policière pendant quelques mois. Quand *Valeurs actuelles* la dépeint en « *harpie du féminisme* », quand la philosophe Elisabeth Badinter dénonce « *les outrances de son néoféminisme guerrier* », Alice Coffin chausse ses crampons. Sa soupape, c'est « *l'entraînement avec les copines* ».

Deux fois par semaine, coachées par leur entraîneuse (« *le mot entraîneuse prête à confusion* », précise une joueuse), Les Dégommeuses se retrouvent au stade Louis-Lumière, dans le 20^e arrondissement de Paris. Leur morceau de gazon, la moitié d'un terrain réglementaire, a été gagné brin par brin. « *Le foot reste un bastion de la masculinité et un idéal de virilité*, explique Verónica Noseda, membre depuis les débuts de l'équipe. *Tout petits, les garçons y apprennent la coopération, la conquête de l'espace, la gestion de l'agressivité, la cohésion... autant d'outils d'émancipation interdits aux femmes depuis toujours* ». D'où l'importance, pour ces féministes, de s'affranchir dans les stades. Obtenir le droit de jouer à heures fixes a été une première victoire. « *Les femmes participent au financement des stades par l'impôt, au même titre que les hommes*, explique Cécile Chartrain, fondatrice des Dégommeuses. *Mais les équipements publics en accès libre restent majoritairement occupés par les garçons* ».

Cheveux platine coupés en brosse longue, muscles tendus sous sa chemise à rayures de broker londonien, cette docteure en sciences politiques, responsable des programmes Minorités sexuelles et Genre au sein de l'ONG Sidaction, raconte sa longue marche vers la reconnaissance et la visibilité. Lesbienne et footballeuse, même combat. Dans le village du Finistère où elle est née il y a quarante-six ans, Cécile Chartrain se rêvait disputant « *la Coupe du monde avec Rocheteau et Platini* ». À 7 ans, petite blonde à cheveux longs, elle joue dans le club de son village, seule fille sur les photos de groupe. Au bout de quelques matchs, les garçons n'ont plus fait de différence. Mais quand l'équipe se déplace à l'extérieur, les choses tournent souvent mal pour Cécile. « *Ils ont une fille, on va les défoncer* », se moquent les adversaires. Un jour, alors qu'elle a marqué trois buts pour son village, l'entraîneur de l'équipe adverse lui lance : « *Joué par les filles, le foot n'est pas beau à regarder* ». Silence dans son camp.

À 13 ans, âge des seins et des règles, on lui demande de se changer dans un placard à balais. C'est la fin de l'innocence. Privée de vestiaires et de camaraderie, mise sur la touche, elle finit par quitter son club en pleurant. Personne ne la retient. Quand elle veut rejoindre la seule équipe féminine de la région, à 30 kilomètres de chez elle, personne ne l'y encourage non plus. « *C'est un nid à lesbiennes* », a signalé son entraîneur à ses parents. « *C'est quoi lesbienne ?* » demande alors Cécile, qui découvrira

son orientation sexuelle à l'âge de 20 ans, pendant ses études à Rennes.

Quelques années plus tard, à Paris, la jeune femme reprend goût au foot, mais comprend que son sport favori, en plus d'être sexiste, est lesbophobe. D'où l'aventure communautariste, qu'elle n'avait pas envisagée au départ. Avec une petite équipe de filles, toutes militantes du groupe d'action féministe La Barbe, elle commence à taper le ballon dans les parcs. « *L'idée était d'allier le sport et le militantisme féministe pour conquérir un peu d'espace public*, raconte Anne Susset, également fondatrice des Dégommeuses. *Mais c'était infernal, on se faisait sans cesse grignoter notre bout de terrain par les garçons* ». Elles tentent ensuite d'intégrer le FC Paris Arc-en-Ciel, l'équipe de foot LGBTQI+ la plus ancienne de la capitale. « *Mais, comme ailleurs, les mecs trustent tout, impossible de trouver sa place* », se souvient Cécile Chartrain. En 2012, elles montent leur petit bastion de filles, Les Dégommeuses.

Dans cette équipe de foot « *féministe et inclusive* », la « *bienveillance* » est la règle et la « *visibilité lesbienne* » l'objectif. Les garçons n'ont pas droit de cité. Première victoire, la Mairie de Paris leur accorde deux créneaux d'entraînement hebdomadaires au stade Louis-Lumière. Dans ce quartier populaire du XX^e, en lisière du périphérique, elles passent d'abord pour des ovnis avec leur tenue chic vert bouteille et leurs coupes queer. Rires gras, plaisanteries salaces, pas un entraînement sans un incident. Un jour, ce sont des gamins de 6 ou 7 ans qui balancent des bouteilles d'eau dans leur direction depuis l'immeuble voisin, en mimant l'acte sexuel. Un autre, un gars d'une quinzaine d'années s'invite dans leur match, devant ses potes hilares. « *Il a pris le ballon et a remonté tout le terrain balle au pied en dribblant les joueuses à l'arrêt, jusqu'à tirer au but*, raconte Cécile Chartrain. *Je n'imagine pas un ado s'infiltrer dans un match entre hommes... La mise en scène de la puissance et de la domination s'exerce toujours au détriment des femmes* ». Un épisode de *H24, 24 heures dans la vie d'une femme*, série d'Arte inspirée des violences vécues par les femmes au quotidien, relate un fait réel qui a traumatisé Les Dégommeuses. Un soir, elles attendent au bord du terrain qu'un coach et son équipe d'ados laissent la place. « *C'est notre tour* », dit poliment Cécile Chartrain à l'adulte. « *Je vais te faire bouffer mes couilles dans ta bouche* », rétorque l'entraîneur. Quand la jeune femme insiste, l'homme se tourne vers ses jeunes joueurs morts de rire : « *C'est des grosses lesbiennes, on va devoir leur laisser le terrain, allez les jeunes, on applaudit les lesbiennes !* »

Toutes Dégommeuses soient-elles, les filles ont du mal à s'imposer dans les stades. Quand Cécile Chartrain a lancé son équipe, c'était pourtant l'intention : dégommer les préjugés et les barrières. Virginie Despentes, lesbienne depuis 2004 et passionnée de foot, s'est entraînée avec elles à leurs débuts. L'écrivaine, qui n'a pas donné suite à notre demande d'interview, s'est fendue d'un discours fleuve le 24 juin, lors de la fête de clôture du tournoi à La Flèche d'or, (suite page 30) ○○○



Page de gauche,
de gauche à droite et
de haut en bas :
le 18 juin à Paris,
les Dégommeuses
Cécile Chartrain,
Nathanaëlle, Cha,
Ab Ab (avec Vanité de
l'équipe de Dijon,
La Caillasse) et Sarah.
Ci-contre, Aminé et
Cécile Chartrain.





Les footballeuses vilipendent les instances du football. Dans leur radar, la Fédération française de football (FFF) et l'équipe de France féminine. «Elles sont toutes en rose, toutes avec des cheveux longs, on les appelle 'l'équipe des queues-de-cheval'»

Alice Coffin, conseillère écologiste au Conseil de Paris et militante féministe

∞∞∞ (suite de la page 27) bastion historique des luttes et soirées LGBTQ+, dans le 20^e arrondissement. Elle a rappelé les temps héroïques des Dégommeuses : « Il s'agit de faire tomber les stéréotypes d'un seul coup de pied... Gagner du terrain, prendre l'espace que les hommes ont l'habitude de se réserver, c'est toujours gagner de la visibilité pour exister. » Le public a applaudi comme une seule femme. Dans le « Gouinistan », ainsi qu'elles désignent leur territoire socio-sexo-politico-culturel. Despentes est une star, à égalité avec Megan Rapinoe, meilleure joueuse de la sélection américaine de l'équipe féminine de football, capitaine de la franchise OL Reign de Tacoma et Ballon d'or en 2019. « Gagner du terrain, quand on travaille sur les notions de féminisme et de politique, ce n'est pas anodin », a poursuivi Virginie Despentes.

La politique, ces footballeuses n'en font pas qu'avec leurs pieds. « Le foot est avant tout un jeu, mais il peut aussi être un vecteur de changement individuel social », annonce le site Internet des Dégommeuses. « Nous sommes une fabrique de militantisme pour toutes les dissidentes à l'hétérosexualité », explique Cha Fallard, nouvelle présidente des Dégommeuses et artisanne-fabricante de chamoisines de profession. Parmi les adhérentes de ce club intersectionnel, il y a des précaires, des sans-papiers, des exilées du Mali ou du Burkina Faso et des porteuses de foulard qui ont leur propre équipe, Les Hijabeuses, et se battent pour le port des signes religieux lors des

compétitions officielles. Quand elles ne jouent pas, les lesbiennes avalent le bitume parisien en défilant joyeusement sous des slogans provocateurs : manifs du mariage pour tous, droit à la PMA pour toutes, gouines contre l'extrême droite, marches pour les femmes sans papiers, Journée de la visibilité lesbienne (le 26 avril)... Engagées dans tous ces combats, les footballeuses se distinguent sur leur propre terrain, en vilipendant les instances du football. Le 20 juin, place de la Concorde, elles ont déployé une banderole sur l'hôtel de la Marine, vitrine parisienne du Qatar : « La Fifa tue ». Elles dénoncent la violation des droits humains dans l'émirat, organisateur de la Coupe du monde de football cet automne. Dans leur radar, il y a aussi la Fédération française de football (FFF) et l'équipe de France féminine. « Elles sont toutes en rose, toutes avec des cheveux longs, on les appelle "l'équipe des queues-de-cheval" », se moque Alice Coffin. Lors des compétitions internationales, les joueuses canadiennes, belges, suédoises ou britanniques s'embrassent à pleine bouche. Rien de tout ça dans l'équipe de France, où, selon l'élué de Paris, « le coming out reste rare et compliqué, comme si la FFF voulait gommer les lesbiennes. Pourtant, statistiquement, il y en a forcément ». Quant aux campagnes de sensibilisation dans les écoles lancées par la FFF, intitulées « Football des princesses », elles leur font dresser les cheveux sur la tête. Mais l'amour du sport étant là, elles ne boudent pas leur



Les Dégommeuses à Paris, le 18 juin : Emilie (page de gauche), Marie-Emeline (ci-contre), Leslie, Emilie et Leïla (à droite).



plaisir devant les matchs des équipes de France genrées, et ne ratent pas une Coupe d'Europe. À Paris, elles aussi ont leur rendez-vous annuel, La Coupe Bernard Tapine, dite la Tapine, une compétition féminine de football à cinq, baptisée dans le plus pur humour de vestiaire lesbien. C'est l'équipe Baston et Courtoisie, un collectif réunissant des professionnelles du cinéma, qui l'a fondée, en 2015. Anaïs Couette, présidente du club et assistante réalisatrice, a travaillé avec Céline Sciamma sur *Portrait de la jeune fille en feu*, « film lesbien absolu » selon Virginie Despentes, auréolé du prix du scénario et de la Queer Palm au Festival de Cannes 2019. Il y a quelques années, la cinéaste, fan de foot et figure lesbienne éminente, a porté le maillot bleu et blanc de Baston et Courtoisie. « *Quelques blessures et quelques années en plus* », selon Anaïs Couette, ont eu raison de sa pratique, « mais elle reste très présente ». Parmi ses camarades de foot, ses films font référence. Chacune retrouve un bout de son enfance dans la petite Laure de *Tomboy* (2011), qui affiche son dribble comme une identité dans un monde qui n'est pas fait pour elle. Toutes ont été traitées de « garçon manqué » quand elles ont voulu taper dans un ballon. « *J'avais entendu "garçon tanké"* », a raconté Céline Sciamma à *Libération*, en 2011. *L'idée de piloter un tank m'avait ravie*. » De moins en moins joueuse et de moins en moins présente dans les médias, Céline Sciamma n'a pas répondu à nos sollicitations.

La réalisatrice a tourné un minidocumentaire sur la Coupe Bernard Tapine pendant le tournoi 2018. On y voit l'actrice Céline Sallette et la réalisatrice Rebecca Zlotowski effectuer à la perfection les figures de foot classiques (jongles, tirs...). Ce petit film expérimental de deux minutes, le temps d'une chanson, montre un paradis lesbien, s'inscrivant dans la trajectoire de Céline Sciamma, très impliquée dans le militantisme féministe et lesbien. « *C'est ma génération qui mouille le maillot* », avait-elle déclaré en 2018, lors de la création du Collectif 50/50, association qui promeut l'égalité entre les hommes et les femmes et la diversité sexuelle et de genre dans le cinéma et l'audiovisuel, dont elle est un pilier. Lesbienne revendiquée, la cheffe Céline Pham a joué au foot petite avec ses deux frères et a participé plusieurs fois à la Coupe Bernard Tapine. « *Le foot nous a fait du bien : dans nos vies compliquées, il y avait besoin de se rassembler*, explique celle qui vient d'ouvrir le restaurant Inari, à Arles. *La Coupe Bernard Tapine a été très fédératrice et a permis de porter les regards sur la cause.* » Pour les féministes du milieu du cinéma, la passerelle entre ce collectif et l'équipe Baston et Courtoisie coule de source. Militantes avant tout, les footballeuses se croisaient de loin en loin à la Gay Pride, aux manifs pour la PMA et le mariage pour tous, parfois aux réunions des Dégommeuses, avec qui elles partageaient la passion du foot sans oser se lancer. « *À force de regarder des matchs en buvant des bières, on s'est dit*

"Pourquoi pas nous", raconte Anaïs Couette, et on s'est réunies à douze sur un terrain à mimer le générique de Beverly Hills (qui, selon elles, est aux lesbiennes ce que Dalida est aux gays). » En 2014, peu après l'adoption de la loi sur le mariage pour tous, essorées par le combat contre Frigide Barjot et ses troupes opposées au mariage homosexuel, elles ont eu besoin de se retrouver entre filles, et ont créé Baston et Courtoisie. Comme son nom l'indique, ce « collectif se veut militant et bienveillant », explique Anaïs Couette. *Tourné vers la sororité, même si ce mot est galvaudé*. Côté sportif, Baston et Courtoisie peut mieux faire, selon sa présidente : « *On est parties de très bas et on n'est pas montées très haut, peut-être à 4 sur une échelle de 1 à 10... D'ailleurs, on n'a jamais gagné aucun match, sauf celui contre l'homophobie !* » S'ajoute la fierté d'avoir mis un coup de pied dans le « bestiaire masculin ». « *Les choses s'arrangent*, veut croire Soizic Limage, gracile pilier de Baston et Courtoisie, *on nous fiche la paix et les blagues sont de moins en moins lourdes.* » Encore quelques années, juge-t-elle, et le football professionnel chez les femmes égalera celui des hommes : « *Ce n'est pas une question de niveau mais de moyens. Les mecs font des résultats parce qu'ils sont médiatisés et subventionnés.* » Le 10 septembre au Five Paris 18, un complexe de foot sur les toits près de la porte d'Aubervilliers, une vingtaine d'équipes se retrouveront en poules. Cacahuètes Sluts contre Artichaudes, Drama Queer contre Little Miss Soccer. Un nouveau moment lesbien. (M)